



L'île des anamorphoses

version de Mathilde Silveira

L'appartement – peut-on le désigner ainsi ? Nous déciderons ensuite – est situé au numéro onze plus onze d'une petite rue de l'arrondissement sixième de la capitale française. La rue est : charmante, étroite et porte le nom d'un astronome français spécialisé en mécanique céleste qui découvrit, ce n'est pas rien, la planète Neptune.

C'est un jour pair du mois qui se nomme comme elle et Avril cherche dans son sac en cuir les clés de la porte en bois. Sur le trousseau pend une tour Eiffel que l'astronome français qui découvrit la planète Neptune n'aurait su reconnaître car il mourut en 1877.

La particularité de l'appartement – gardons ce terme – puisque personne n'a proposé mieux – est qu'il donne immédiatement sur la rue. C'est-à-dire qu'il y a le dehors – le trottoir ; les voitures ; les contraventions – puis dès qu'on ouvre la porte bleue, sans avoir à soulever le genou pour monter la moindre marche, sans traverser le moindre couloir ou vestibule, il y a le dedans – le lit ; le mur rouge ; les trois phalènes encadrés. On passe ainsi de la ville à l'intime sans transition aucune et dès qu'on claque la porte, tout est oublié.

Dedans, c'est petit, carré, ouaté. Pour eux, c'est à la fois l'île et le radeau, un vaisseau et une planète : l'endroit où ils se sont aimés pour la première fois. Ce jour-là, elle le trouve couché sur le ventre et le lit. À côté de lui, une édition de poche des *Fictions* de Borges. Elle sourit de savoir qu'il l'a lu, ou le lit, grâce à elle. Pierre Ménard, Ojalá, l'Argentine : tant parlé de ça comme du reste.

Elle observe le corps long et fin puis le livre au bout des doigts. Elle ne connaît pas cette édition. La sienne, jaunie et annotée, est en espagnol même si elle a pris l'habitude de prononcer le nom de l'auteur sans la *jota* pour s'éviter des commentaires. C'est lassant que les gens veuillent toujours que vous ayez telle chose à dire sur tel auteur sous prétexte de telles études ou telles origines. Esquiver peut parfois s'avérer reposant ; elle ne prononce pas la *jota* quand elle parle de Borges.

L'illustration de couverture lui rappelle la nuit étoilée de Van Gogh et elle veut le réveiller pour lui dire. Elle passe la main la plus douce dans ses cheveux de nuque mais il ne dort pas. Il lui offre des yeux graves. Au début d'eux, elle se demandait toujours ce qui le tracassait, pourquoi toute cette tristesse clouée au fond des pupilles. Puis elle avait compris la douceur intranquille et ne demandait plus. Ce jour-là, c'était un vrai

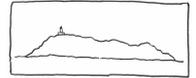


noir de tourment. La vérité c'est qu'il était déçu d'elle et comptait bien expliquer les raisons de l'implacable amertume.

L'autre jour, ils avaient passé la soirée dans une brasserie bleue, s'en souvenait-elle ? Oui. La nuit était belle, parfaite. Il y avait eu à peu près tout ce qu'ils aimaient ensemble : du vin, des mots, des rires et leurs lèvres mélangées. Ils avaient parlé de souffle, d'univers parallèles et de voyages immobiles. En répondant à une de ses questions, elle avait avancé qu'il n'y a pas, jamais, de troisième personne dans les rêves, qu'il n'y est toujours question que de soi-même. Puis elle avait marqué une pause absente pour prendre conscience d'un déjà-vu. La bouteille qui cache à moitié la devanture d'en face, cette phrase sur les rêves, le vent qui oblige à remettre les cheveux derrière l'oreille : déjà vu. Et puis ça passe et, finalement, elle avait enchaîné en lui racontant une histoire : l'histoire d'un écrivain qui invente la troisième personne en littérature mais qui finit, après un long processus de dépérissement solipsiste, par renoncer à son invention pour se remettre à écrire à la première personne. Elle avait dit c'est une nouvelle de Borges qui s'appelle *L'Île des anamorphoses*, il faut que tu la lises absolument, c'est fabuleux. Peut-être avait-elle utilisé un adjectif différent, plus à propos. Il avait noté le titre sur son téléphone pendant qu'elle était partie aux toilettes. Souvent, les gens ont beau hocher la tête et prendre leur meilleur air captivé, ils ne vont pas vérifier les références, comparer les citations, emprunter les livres évoqués, les acheter encore moins. Non par manque de curiosité ou d'envie mais par trop-plein d'autres choses. Lui, si. Bref, dès le lendemain, il avait cherché la nouvelle en question mais, très vite, n'avait rien trouvé.

Peut-être le texte n'est-il pas traduit en français et elle l'ignore : elle aura adapté le titre, machinalement, pour son interlocuteur. Il fallait donc chercher en espagnol. Mais rien. Peut-être l'avait-elle mal retenu, ce titre, et l'avait renommé ainsi, emportée par la rime ? Il fallait aussi chercher par thématique, par mots-clés. Mais rien. Peut-être s'était-elle trompée d'auteur ? – tout cela devenait ridicule, il se regardait ne plus y croire. Il voulut tout de même chercher par le titre. Rien, toujours. Chercher et chercher encore sous des lampes vertes à la lueur veloutée. Après quelques jours opiniâtres, il avait consenti à s'avouer vaincu.

Il était à présent persuadé que la nouvelle n'existait pas et, par ricochet, qu'elle avait inventé cette histoire. Sans qu'il ne sache expliquer pourquoi, cela avait immédiatement brisé quelque chose de profondément précieux. Il s'était vu couler dans un trou d'eau et



la laisser sur le radeau. Il s'en voulait d'éprouver de façon si aigüe un tel sentiment d'irréparable mais, même en calmant son pouls, il ne retrouvait plus la confiance d'avant. Aucune de ses pensées n'avait le même goût.

Alors, ce jour-là, il ne restait que les yeux sombres. Avril : elle n'existe pas, cette nouvelle. Tu as inventé, menti. Elle avait répondu, d'emblée et sans doute un peu trop vite, que le mensonge n'existait pas. Mais il se souvenait qu'elle avait déjà avoué, d'emblée et tout aussi vite, être un peu mythomane par timidité.

Il avait dit, un jour, qu'il aimait autant chez elle tout ce qu'elle savait – les auteurs, le nom des couleurs, le trajet des lignes de bus – que ce qu'elle ne savait pas – le nombre de joueurs dans une équipe de basket, si le canal Saint-Martin se poursuivait sous terre jusqu'au bassin de l'Arsenal – mais il ne savait souffrir qu'elle feigne de connaître ce qui lui était inconnu. Dans leurs règles jamais écrites, ils ne jouaient pas à ce jeu-là. Il y avait, dans un poème récité une nuit dans la langue de Borges, cette phrase : *Que no nos vendamos simulacros, para que entre los dos no haya telón ni abismos*. Pourquoi lui avait-elle vendu un simulacre qui mettait entre eux un rideau, un abîme ? Il se sentait violemment floué même s'il se surprenait, au fond, de tant de premier degré.

Sa désillusion catégorique la fit chanceler dans ses certitudes. Devant les questions, elle ne savait plus, à bien y réfléchir, ce qui avait été lu, écrit ou inventé l'autre soir. Lorsqu'on fréquente trop le vin et les mots, il y a parfois des hiatus et l'on ne parvient plus à déceler ce qui a été vécu dedans ou dehors. Désarmée de le sentir déjà si loin, elle avait dit, sans essayer d'y croire : j'ai peut-être confondu, tu sais. Elle avait dit : je crois que je te jure que j'étais sincère ; quand je l'ai évoquée, elle existait pour moi, cette île. Elle avait dit : et puis, même si j'avais tout inventé, la nouvelle, son titre, son contenu, ce serait un merveilleux cadeau, non ? Il ne voulait rien savoir. Si elle avait menti cette fois, combien d'autres cadeaux dans toutes les belles paroles ? Malgré les adverbes et la voix en contrebasse, elle ne réussit pas à le convaincre.

Quelques semaines plus tard, ce n'était plus le mois qui portait son nom et ils s'étaient séparés pour des raisons qui les regardent ; Avril cherchait dans un sac en toile un crayon de papier. Elle n'avait pas remis ce sac depuis l'été dernier. Sous le portefeuille et la bouteille, la main frôla le bleu sur le blanc des éditions de Minuit et son doigt s'arrêta net sur le o du nom de Jean-Philippe Toussaint. Elle avait fini ce livre en l'attendant sur un banc du Jardin des Plantes à 14h12, cinq mois avant de le rencontrer. Lucide à retardement, elle se souvint soudain en rafale. Alors, elle inspira un grand



coup, comme qui s'apprête à ouvrir l'enveloppe contenant des résultats redoutés, et tourna les pages avec fébrilité. Pourquoi la mémoire si fiable et solide les jours de dissertation en huit heures vous fait soudain défaut quand il s'agit de sauver un amour ? En diagonale rapide et embrouillée, elle revoit l'histoire de Marie, de la nuit, de l'orage, exploser par fragments sous ses yeux myopes puis se fige à la page 168. Les lignes qu'elle espérait retrouver sont là, soulignées d'un trait peu droit. Les mots n'avaient pas bougé du sac depuis qu'elle les avait volés. Voilà, elle avait juste mélangé la fiction et la fiction ; tout avait bien existé avant qu'elle ne l'invente pas. Elle avait même vérifié la date d'impression pour que la chronologie lui confirme encore ce qui était à présent limpide.

Ils avaient juré en silence de ne plus revenir dans leurs vies respectives. À présent, leurs chemins étaient dissociés. Ils étaient redevenus, comme avant, deux premières personnes du singulier qui n'en feraient jamais, de concert, une première du pluriel. Elle n'avait aucune intention de rompre les promesses qui n'avaient pas été faites mais elle voulut laisser pour lui une trace muette, pour qu'il sache sans qu'elle ne dise – ou qu'il puisse savoir – ou qu'elle sache qu'il pourrait savoir.

Si un jour il se réveillait au milieu de la nuit la gorge sèche, en oubliant comment font les autres pour respirer. Si, troublé par un rêve à la troisième personne, il ne savait plus déceler le dedans du dehors. Elle voulait que, ce jour-là, en tapant les bons mots aux bons endroits pour apaiser les bons doutes, il puisse trouver, au milieu d'une constellation de noms et de codes, le sien à elle, qui raconterait leur histoire à eux. Qu'il puisse atterrir ici. Je veux dire : *ici*, à la ligne où nous sommes, c'est-à-dire quinze paragraphes plus haut.

Il lirait sa nouvelle à elle – je veux dire : ma nouvelle à moi – et repenserait à Neptune, aux porte-clés en tour Eiffel, aux îles et aux anamorphoses. Tout cela n'ajouterait pas la moindre ligne à la bibliographie de Borges mais il verrait, ce n'est pas rien, que le mensonge n'existe pas.